



FREIDA
McFADDEN

LES SECRETS DE
**LA FEMME
DE MÉNAGE**



Les secrets de la femme de ménage

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

La femme de ménage, City Éditions, 2023 ; J'ai lu, 2023.

FREIDA McFADDEN

Les secrets de la femme de ménage

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Karine Forestier



TITRE ORIGINAL
The Housemaid's Secret

ÉDITEUR ORIGINAL
Storyfire Ltd, une marque de Bookouture, Grande-Bretagne

© Freida McFadden, 2023

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© City Éditions, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Ce soir, on va m'assassiner.

Un éclair, autour de moi, illumine la pièce de vie de la petite cabane où je passe la nuit, et où ma vie va bientôt prendre fin brutalement. Je distingue à peine les lattes du parquet et, l'espace d'une fraction de seconde, j'imagine mon corps gisant sur ces planches, le cercle irrégulier d'une flaque rouge qui s'étale sous moi et s'infiltré dans le bois. Mes yeux écarquillés qui fixent le vide. Ma bouche légèrement entrouverte, un filet de sang jusqu'à mon menton.

Non. Non.

Pas ce soir.

Quand le noir revient dans la cabane, je tâtonne devant moi, m'éloignant à l'aveuglette du confort du canapé. La tempête fait rage, mais pas au point de couper l'électricité. Non, ça, c'est l'œuvre d'un être humain. Quelqu'un qui a déjà pris une vie ce soir et qui s'attend à ce que je sois sa prochaine victime.

Tout a commencé par un simple boulot de ménage. Et maintenant, ça pourrait se terminer

avec mon sang à éponger sur le plancher de la cabane.

J'attends qu'un autre éclair me montre le chemin, puis je me dirige prudemment vers la cuisine. Je n'ai pas de plan précis en tête, je sais juste qu'à la cuisine je trouverai des armes potentielles. Il y a un bloc entier de couteaux là-dedans, mais à supposer qu'ils soient inaccessibles, une fourchette pourrait servir. À mains nues, impossible. Avec un couteau, mes chances pourraient être légèrement meilleures.

La cuisine jouit de grandes baies vitrées qui en font un lieu plus clair que le reste du chalet. Mes pupilles se dilatent, cherchant à en apercevoir le plus possible. Je me dirige en titubant vers le plan de travail, mais au bout de trois pas sur le linoléum, mes pieds se dérobent sous moi et je tombe lourdement au sol, heurtant mon coude assez fort pour en avoir les larmes aux yeux.

Même si, pour être honnête, j'avais déjà les larmes aux yeux.

Alors que j'essaie tant bien que mal de me relever, je me rends compte que le sol de la cuisine est mouillé. Nouvel éclair : je regarde mes paumes. Elles sont toutes les deux cramoisies. Je n'ai pas glissé dans une flaque d'eau ou de lait renversé.

J'ai glissé sur du sang.

Je reste un moment sans bouger, à tester chaque partie de mon corps. Rien ne me fait mal. Rien ne me manque. Autrement dit, ce sang n'est pas le mien.

Pas encore, en tout cas.

Bouge. Bouge maintenant. C'est ta seule chance.

Cette fois, je réussis à me mettre debout. J'atteins le plan de travail de la cuisine, pousse un soupir de soulagement lorsque mes doigts entrent en contact avec la surface dure et froide. Je cherche à tâtons le bloc de couteaux, mais impossible de le trouver. Où est-il ?

Et puis j'entends des pas qui se rapprochent. Il est difficile de se forger une idée nette, surtout dans le noir comme ça, mais je dirais de façon quasi certaine qu'il y a maintenant quelqu'un dans la cuisine avec moi. Tous les petits poils de mon cou se hérissent lorsqu'une paire d'yeux me transperce.

Oui, quelqu'un est bien là.

Le cœur me tombe au fond du ventre. J'ai commis une erreur de jugement incroyable. J'ai sous-estimé une personne extrêmement dangereuse.

Et maintenant, je vais en payer le prix ultime.

PARTIE I

1

Millie

Trois mois plus tôt

Après une heure de récurage, la cuisine d'Amber Degraw est quasi immaculée.

Étant donné que, d'après ce que j'en vois, Amber prend presque tous ses repas dans des restaurants du quartier, j'ai l'impression que mes efforts sont un peu vains. Si je devais parier, je dirais qu'elle ne sait même pas allumer son four ultra-sophistiqué. Elle a une belle, une immense cuisine équipée d'un tas d'appareils qu'elle n'a pas dû utiliser une seule fois, je suis prête à en mettre ma main à couper. Elle a un multicuiseur Instant Pot, un rice cooker, une friteuse Air Fryer et même un truc qui s'appelle un *déshydrateur*. Il semble quelque peu contradictoire qu'une personne utilisant huit types de crème hydratante différents possède également un déshydrateur, mais qui suis-je pour juger ?

Oui, bon, d'accord, je juge un peu.

Quoi qu'il en soit, j'ai soigneusement essuyé chacun de ces appareils inutilisés, nettoyé le réfrigérateur, rangé plusieurs douzaines de plats

et passé la serpillière tant et si bien que le sol est assez brillant pour que j'y voie mon reflet. Maintenant, il ne me reste plus qu'à lancer la dernière lessive et le loft des Degraw sera propre comme un sou neuf.

— Millie ! Millie, mais où êtes-vous ?

C'est la voix essoufflée d'Amber, qui me parvient jusque dans la cuisine. Du revers de la main, j'essuie quelques gouttes de sueur à mon front.

— Par ici ! je réponds.

Même si l'endroit où je peux bien me trouver coule un peu de source. L'appartement – résultat de la réunion de deux anciens appartements adjacents – est grand, mais pas à ce point. Si je ne suis pas dans le salon, il y a toutes les chances pour que je m'active dans la cuisine.

Amber y entre, élégance impeccable dans l'une de ses très, très nombreuses robes de créateur. Celle-ci est imprimée de motifs zébrés, avec un décolleté en V plongeant et des manches qui s'effilent jusqu'à ses poignets menus. Elle l'a associée à des bottes zébrées assorties et, bien qu'elle soit aussi douloureusement belle qu'à son habitude, je ne sais trop si je dois la complimenter sur sa tenue ou partir la chasser en safari.

— Vous voilà ! lance-t-elle avec une pointe d'accusation dans la voix, comme si je n'étais pas précisément là où je suis censée être.

— Je termine juste. Je m'occupe du linge et...

— En fait, m'interrompt Amber, je vais avoir besoin que vous restiez.

Je grimace intérieurement. Je fais le ménage pour Amber deux fois par semaine, mais je lui rends aussi d'autres menus services, notamment

en baby-sittant sa fille de neuf mois, Olive. J'essaie d'être flexible, vu que le salaire est mirobolant, mais m'avertir assez tôt n'est pas son fort. J'ai l'impression que chaque fois que je garde sa fille ici, elle me sort le couplet de la nécessité absolue. Et apparemment, je n'ai besoin d'en être mise au courant que vingt minutes avant.

— J'ai pédicure, m'annonce-t-elle, aussi gravement que si elle m'informait devoir se rendre à l'hôpital pour une opération du cœur. Je voudrais que vous gardiez un œil sur Olive pendant mon absence.

Olive est une gentille petite fille. Ça ne me dérange absolument pas de la garder, en général. En fait, la plupart du temps je sauterais sur l'occasion de gagner un peu d'argent, vu le taux horaire exorbitant que me paie Amber, car il me permet de conserver un toit au-dessus de ma tête et de manger de la nourriture qui n'est pas récupérée dans une poubelle. Mais là, en l'occurrence, je ne peux pas.

— J'ai cours dans une heure.

— Ah...

Amber fronce les sourcils, puis se recompose rapidement un visage neutre. Elle m'a dit, lors de mon dernier passage ici, qu'elle avait lu un article selon lequel les sourires et les froncements de sourcils étaient les principales causes des rides, alors elle essaie d'adopter une expression aussi neutre que possible à tout moment.

— Et vous ne pouvez pas sauter le cours ? Ils ne fournissent pas d'enregistrements des cours magistraux ? Ou bien une transcription écrite que vous pourriez récupérer ?

Non, ils ne font pas ça. De plus, j'ai raté deux cours, ces deux dernières semaines, à cause des baby-sittings de dernière minute qu'elle m'a demandés. Comme j'essaie de décrocher mon diplôme universitaire, il me faut une note correcte dans cette matière. Et puis, de toute façon, j'aime bien ce cours. La psychologie sociale, je trouve la discipline amusante et intéressante. Et une bonne note est cruciale pour l'obtention de mon diplôme.

— Je ne vous le demanderais pas si ce n'était pas important, insiste Amber.

Sa définition de l'« important » peut différer de la mienne. Pour moi, l'« important », c'est d'être diplômée de l'université et d'obtenir le concours de travailleur social. Je ne vois pas comment une pédicure pourrait être aussi importante. Non, c'est vrai, quoi, on est à la fin de l'hiver. Qui va les voir, ses pieds ?

— Amber... je commence.

Comme par hasard, des pleurs aigus nous parviennent du salon. Même si je ne m'occupe pas officiellement d'Olive en ce moment, je garde en général un œil sur elle quand je suis là. Amber emmène sa fille dans une garderie trois fois par semaine avec ses amies, et le reste du temps, on dirait qu'elle cherche tous les moyens de se débarrasser d'elle. Elle s'est plainte auprès de moi que M. Degraw ne lui permettait pas d'embaucher une nounou à plein temps, au motif qu'elle ne travaille pas elle-même. Elle se débrouille donc pour la faire garder en accumulant les baby-sitters – enfin, surtout moi. Bref, Olive était dans son parc quand j'ai commencé le ménage et je suis restée dans le salon avec elle

jusqu'à ce que le ronronnement de l'aspirateur l'endorme.

— Millie... reprend Amber d'un ton de reproche.

Avec un soupir, je repose l'éponge. J'ai l'impression qu'on me l'a greffée à la paume, ces derniers temps. Je me rince les mains au robinet, puis je les essuie sur mon jean.

— J'arrive, Olive ! je crie.

Lorsque j'entre dans le salon, la petite s'est hissée au bord du parc et elle pleure avec un tel désespoir que son petit visage rond est devenu rouge vif. Olive est le genre de bébé que l'on pourrait voir sur la couverture d'un magazine de puériculture, tellement elle est belle : le parfait petit chérubin, avec ses douces boucles blondes qui sont maintenant écrasées du côté gauche de sa tête à cause de sa sieste. Bon, là, elle n'est pas aussi chérubine que d'habitude. Dès qu'elle me voit, elle lève les bras et ses sanglots se calment.

Je tends les mains dans le parc et la soulève. Elle enfouit son petit visage mouillé dans le creux de mon épaule et, d'un coup, je me sens moins mal à l'idée de manquer mon cours en cas de nécessité. Je ne sais pas d'où ça vient, mais à la seconde où j'ai eu trente ans, c'est comme si un interrupteur s'était actionné en moi pour me faire considérer les bébés comme la chose la plus adorable de tout l'univers. J'adore passer du temps avec Olive, même si ce n'est pas mon bébé à moi.

— J'apprécie beaucoup, Millie. Et croyez-moi, mes orteils vous remercient.

Amber est déjà en train d'attraper son manteau et son sac Gucci sur le portemanteau à côté de la porte.

Ouais, ouais.

— Vous revenez à quelle heure ?

— Je ne serai pas absente trop longtemps, m'assure-t-elle, ce qui, nous le savons toutes les deux, est un mensonge éhonté. Après tout, je sais que je vais manquer à ma petite princesse !

— Bien sûr, je murmure.

Pendant qu'Amber fouille dans son sac en quête de ses clés, son téléphone ou son poudrier, Olive se blottit un peu plus contre moi. Elle soulève son petit visage rond et me sourit, dévoilant ses quatre quenottes blanches.

— Ma-ma, articule-t-elle.

Amber se fige, la main toujours dans son sac à main. Soudain, le temps semble s'être arrêté.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Aïe.

— Elle a dit... Millie ?

Ignorant le trouble qu'elle vient d'éveiller, Olive me sourit de nouveau et babille, plus fort cette fois :

— Mama !

Le visage d'Amber vire au rose sous son fond de teint.

— Est-ce qu'elle vient de vous appeler « maman » ?

— Non...

— Mama ! crie joyeusement la petite.

Oh, mon Dieu, tu vas te taire, gamine ?

Amber jette son sac à main sur la table basse, le visage tordu par la colère, masque féroce qui va certainement provoquer de vilaines rides.

— Est-ce que vous dites à Olive que vous êtes sa mère ?

— Non ! je m'écrie. Je lui dis que je suis Millie. *Millie*. Elle doit faire la confusion, d'autant que c'est moi qui...

Ses yeux s'arrondissent.

— Quoi ? Vous êtes plus souvent avec elle que moi ? C'est ce que vous alliez prétendre ?

— Non ! Bien sûr que non !

— Vous sous-entendez que je suis une mauvaise mère ? crie Amber en faisant un pas vers moi. (Olive semble effarée.) Vous pensez être meilleure mère que moi pour ma petite fille ?

— Non ! Jamais...

— Alors pourquoi lui dites-vous que vous êtes sa mère ?

— Je ne fais pas ça ! (Ma paie exorbitante de baby-sitter est en train de s'en aller aux égouts.) Je vous le jure. « Millie ». C'est tout ce que je lui dis. Ça ressemble à « maman », voilà tout. Ça commence pareil.

Amber prend une profonde inspiration, comme pour se calmer. Puis elle avance d'un pas supplémentaire vers moi.

— Donnez-moi mon bébé.

— Bien sûr...

Mais Olive ne nous facilite pas la tâche. Lorsqu'elle voit sa mère s'approcher d'elle, les bras tendus, elle se cramponne un peu plus à mon cou, y enfouit le visage et sanglote :

— Mama !

— Olive, je marmonne. Je ne suis pas ta maman. La voilà, ta maman.

Qui est sur le point de me virer si tu ne me lâches pas.

— C'est tellement injuste ! s'écrie Amber. Je l'ai allaitée pendant plus d'une semaine ! Ça ne compte donc pour rien ?

— Je suis désolée...

Amber finit par m'arracher Olive des bras malgré ses pleurs, ou plutôt ses braillements, maintenant.

— Mama ! hurle-t-elle en me tendant ses bras potelés.

— Ce n'est pas ta maman ! la gronde Amber. C'est moi, ta maman. Tu veux voir mes vergetures ? Cette femme n'est PAS ta mère.

— Mama !

— Millie, je la corrige. Mil-lie.

Mais quelle différence ? Elle n'a pas besoin de connaître mon nom. Parce qu'à partir d'aujourd'hui je ne serai plus jamais autorisée à entrer dans cette maison. Je suis virée de chez virée.

Durant le trajet à pied de la gare à mon studio situé dans le sud du Bronx, je garde un bras fermement serré autour de mon sac à main, l'autre main cramponnant la bombe lacrymogène dans ma poche. On a beau être en plein jour, on n'est jamais trop prudent dans ce quartier.

Aujourd'hui, je me sens pourtant chanceuse d'avoir un petit appartement, même au milieu de l'un des quartiers les plus dangereux de New York. Si je ne trouve pas rapidement un autre emploi pour remplacer le revenu que je viens de perdre après qu'Amber Degraw m'a licenciée (sans proposer de m'écrire aucune lettre de recommandation), le mieux que je pourrai espérer se résumera à un carton dans la rue devant l'immeuble en brique décrépit où je vis actuellement.

Si je n'avais pas décidé d'aller à l'université, j'aurais peut-être un peu d'argent de côté, à ce stade. Mais comme une crétine, j'ai choisi d'essayer de gravir quelques échelons de l'échelle sociale.

Alors que je longe le dernier pâté d'immeubles jusqu'au mien, en baskets dans la neige fondue du trottoir, j'ai la sensation que quelqu'un me suit. Bien sûr, je suis toujours en alerte, par ici. Mais il y a des fois où j'ai la forte impression d'avoir attiré l'attention – au mauvais sens du terme.

Comme en ce moment. En plus d'un picotement dans la nuque, j'entends des pas derrière moi. Leur bruit semble devenir de plus en plus fort. La personne qui est derrière moi se rapproche.

Pourtant, je ne me retourne pas. Je me contente de resserrer plus fort mon manteau noir tout simple et de presser le pas ; je dépasse une Mazda noire dont le phare droit est cassé, une borne d'incendie rouge, qui laisse échapper de l'eau dans toute la rue, et je monte les cinq marches en béton irrégulier qui mènent à la porte de mon immeuble.

J'ai mes clés prêtes. Contrairement à l'immeuble chic de l'Upper West Side qu'habitent les Degraw, le mien n'a pas de portier. Il y a un interphone et une clé pour ouvrir la porte. Quand la propriétaire, Mme Randall, m'a loué l'appartement, elle y est allée de son sermon sévère : surtout ne laisser entrer personne derrière soi, c'est le meilleur moyen de se faire voler ou violer.

Tandis que j'insère la clé dans la serrure, toujours à moitié bloquée, le bruit de pas reprend, de plus en plus fort. Une seconde plus tard, une ombre se profile au-dessus de moi, que je ne peux plus ignorer. Je lève les yeux et identifie un homme, dans la vingtaine, vêtu d'un trench

noir, les cheveux bruns légèrement humides. Il me semble vaguement le reconnaître, surtout la cicatrice au-dessus de son sourcil gauche.

— J'habite au deuxième étage, me rappelle-t-il en voyant l'hésitation dans mon expression. 2-C.

— Oh...

N'empêche, je ne suis pas ravie de le laisser entrer.

L'homme sort un trousseau de clés de sa poche et me les agite devant la figure. L'une d'entre elles est identique à la mienne.

— 2-C, répète-t-il. Juste en dessous de vous.

Je finis par céder et j'entre pour permettre à l'homme à la cicatrice au-dessus du sourcil gauche de pénétrer dans mon immeuble, sachant que, de toute façon, il peut facilement entrer par la force s'il veut. J'ouvre la marche dans l'escalier, dont je gravis lentement les degrés un à un, tout en me demandant comment je vais bien pouvoir payer le loyer le mois prochain. Il me faut un nouveau travail, et tout de suite. J'ai eu un job à mi-temps comme barmaid pendant un petit moment, que j'ai bêtement abandonné parce que baby-sitter Olive payait beaucoup mieux et que les demandes de dernière minute d'Amber m'empêchaient de jongler avec le second emploi. Or ce n'est pas comme si c'était facile pour quelqu'un comme moi de trouver un autre boulot. Pas avec mon histoire.

— On a du beau temps, commente l'homme à la cicatrice au-dessus du sourcil gauche, qui monte une marche derrière moi dans l'escalier.

— Hum, hum.

La dernière chose dont j'aie envie, c'est de parler de la météo, là tout de suite.

— J'ai entendu dire qu'il allait encore neiger la semaine prochaine, ajoute-t-il.

— Ah ?

— Oui. Ils en annoncent plus de vingt centimètres. Le bouquet final avant le printemps.

Je ne peux même plus essayer de feindre l'intérêt. Quand nous arrivons au deuxième étage, l'homme me sourit.

— Passez une bonne journée.

— Vous aussi, je marmonne.

Alors qu'il s'engage dans le couloir vers son appartement, je repense malgré moi à ce qu'il m'a dit quand je l'ai laissé entrer : « 2-C. Juste en dessous de vous. »

Comment sait-il que j'habite au 3-C ?

Je grimace et reprends un peu plus vite l'escalier jusqu'à mon propre appartement. Là encore, j'ai les clés sous la main et, sitôt que je suis à l'intérieur, je claque la porte derrière moi, je tourne la serrure et j'enclenche le pêne dormant. J'accorde sans doute un peu trop d'attention à son commentaire, mais on n'est jamais trop prudent. Surtout quand on vit dans le sud du Bronx.

Mon ventre gargouille, mais plus encore que de manger, j'ai envie d'une douche bien chaude. Je m'assure que les stores sont tirés, avant de me déshabiller et de sauter dans la douche. Je sais par expérience que l'eau peut jaillir soit bouillante, soit glacée. Depuis que je vis ici, je suis devenue experte en réglage de la température. Cependant, comme elle peut chuter ou monter de cinq bons degrés en une fraction de seconde,

je ne m'attarde pas trop. Je ressens juste le besoin de débarrasser un peu mon corps de la crasse de la journée, que j'ai passée à arpenter la ville à pied, si bien que ma peau est couverte d'une couche de poussière noire. Je n'ose même pas imaginer à quoi doivent ressembler mes poumons.

Je n'arrive pas à croire que j'ai perdu ce travail. Amber s'appuyait tellement sur moi que je pensais garder cette place au moins jusqu'à ce qu'Olive aille à l'école maternelle, voire plus. Je commençais presque à me sentir à l'aise, comme quand on a un emploi stable et un revenu sur lequel compter.

Maintenant, je dois chercher un autre job. Peut-être plusieurs autres pour remplacer celui-là. Et ce n'est pas aussi facile pour moi que pour la plupart des gens. Ce n'est pas comme si je pouvais mettre une annonce sur les applications habituelles de garde d'enfants, car elles exigent toutes une vérification des antécédents. Et dès que cette étape arrive, les perspectives d'emploi s'envolent pour moi. Personne ne veut de quelqu'un dans mon genre pour travailler chez lui.

Du coup, je suis un peu à court de références. Parce que pendant un certain temps, les emplois de ménage que j'ai pris ne se cantonnaient pas exactement au ménage. J'ai rendu un autre type de service, pour plusieurs des familles chez lesquelles je faisais le ménage. Mais j'ai arrêté. Depuis des années.

Bon, ça ne sert à rien de ressasser le passé. Pas quand l'avenir s'annonce si sombre.

Arrête de t'apitoyer sur ton sort, Millie. Tu as été dans des situations pires que celle-ci et tu t'en es sortie.

La température de la douche chute brusquement, et je pousse un cri malgré moi. Je m'empresse de couper l'eau. J'ai eu droit à dix bonnes minutes. Mieux que ce que j'attendais, finalement.

Je m'enroule dans mon peignoir en éponge, sans m'embarrasser d'une paire de pantoufles. Je sème de petites traces de pieds mouillés jusqu'à la cuisine, qui n'est qu'un recoin du salon. Dans le super appartement des Degraw, la cuisine, le salon et la salle à manger étaient des espaces séparés. Mais ici, ils ont tous fusionné en une seule pièce polyvalente et il se trouve, ironiquement, que cet espace est aussi beaucoup plus petit que chacune des pièces Degraw prise séparément. Même leur salle de bains est plus grande que mon espace de vie.

Je mets une casserole d'eau à chauffer sur la cuisinière. Je ne sais pas encore ce que je vais me préparer à dîner, mais le festin requerra probablement de faire bouillir des nouilles d'une forme ou d'une autre, ramen, spaghetti ou spirales. Je suis en train de passer en revue mes options quand j'entends frapper à la porte.

J'hésite, resserrant la ceinture de mon peignoir autour de ma taille. Je sors une boîte de spaghettis du placard.

— Millie ! m'appelle une voix étouffée derrière la porte. Laisse-moi entrer, Millie !

Je grimace. Oh non.

Puis :

— Je sais que tu es là !

Je ne peux plus faire comme si personne ne frappait à la porte.

Mes pieds laissent leur série d'empreintes humides derrière moi pendant que je traverse les quelques mètres qui m'en séparent. J'approche l'œil du judas. Un homme se tient devant ma porte, les bras croisés sur les poches de poitrine de son costume Brooks Brothers.

— Millie. Laisse-moi entrer. Maintenant.

Sa voix est devenue un grognement. Je recule d'un pas, reste quelques secondes le bout des doigts pressé contre mes tempes, mais c'est inévitable, je dois le laisser entrer. Alors je tends la main, j'ouvre le verrou, je tourne la serrure et j'entrouvre la porte avec précaution.

— Millie.

Il pousse la porte, l'ouvre en entier et s'insinue chez moi, puis m'attrape par le bras.

— Qu'est-ce que tu fiches ? s'insurge-t-il.

Mes épaules s'affaissent.

— Désolée, Brock.

Brock Cunningham, avec qui je sors depuis six mois, me lance un regard noir.

— On avait prévu de sortir dîner ce soir. Non seulement tu ne viens pas, mais tu ne réponds à aucun de mes messages et tu ne décroches pas ton téléphone.

Il a raison sur tous les points. Je mérite le titre de pire petite amie de tous les temps. Brock et moi étions censés nous retrouver dans un restaurant de Chelsea après mes cours de la journée, mais vu qu'Amber m'a virée, j'ai eu toutes les peines du monde à me concentrer sur mes cours et je n'avais vraiment aucune envie de sortir dîner. Je suis donc rentrée directement chez moi. Seulement voilà, je savais que si j'appelais Brock pour lui annoncer le programme, il se sentirait obligé d'insister et, en tant qu'avocat, il est super convaincant. J'avais donc prévu de lui envoyer un SMS pour annuler, mais je n'ai pas arrêté de remettre à plus tard. Et puis, occupée à m'apitoyer sur mon sort comme je l'étais, j'ai fini par oublier complètement.

Je vous l'ai dit : la pire petite amie du monde.

— Je suis désolée, je lui répète.

— J'étais inquiet pour toi. Je craignais qu'il ne te soit arrivé quelque chose d'horrible.

— Pourquoi ?

Une sirène assourdissante retentit juste devant la fenêtre, et Brock me regarde comme si je venais de poser une question complètement stupide. Je ressens une pointe de culpabilité. Il avait probablement une tonne de choses à faire ce soir, et non seulement je l'ai obligé à m'attendre au restaurant comme un idiot mais, maintenant, il a gaspillé le reste de sa soirée à se traîner jusqu'au fin fond du Bronx pour s'assurer que je vais bien.

Je lui dois au minimum une explication.

— Amber Degraw m'a virée, je lui avoue. Donc, pour te la faire simple, je suis foutue.

Il hausse les sourcils. Brock a les sourcils les plus parfaits que j'aie jamais vus sur un homme, et je suis convaincue qu'il se les fait épiler par un professionnel, même s'il ne l'admettra jamais.

— Ah bon ? Pourquoi est-ce qu'elle t'a renvoyée ? Tu disais qu'elle ne pouvait pas se passer de toi. Qu'en gros c'était plus ou moins toi qui élevais son enfant.

— Exactement. Et son enfant, justement, n'arrêtait pas de m'appeler « maman », alors Amber a piqué une crise.

Brock me dévisage un moment, puis, réaction inattendue, il éclate de rire. D'abord, je suis vexée. Je viens de perdre mon travail. Il ne comprend donc pas que c'est super merdique pour moi ?

Et puis, une seconde plus tard, je me retrouve à rire aussi. La tête renversée en arrière, je ris en songeant au ridicule de la situation. La petite Olive, en sanglots et cramponnée à moi, et Amber qui crisait de plus en plus, chaque fois que sa fille répétait « mama ». À la fin, j'en étais sérieusement arrivée à redouter qu'elle ne fasse un anévrisme cérébral.

Après une minute de fou rire, nous sommes tous les deux en train de nous essuyer les yeux. Brock m'entoure de ses bras et m'attire contre lui. Il n'est plus en colère pour le lapin que je lui ai posé. Brock ne se met pas facilement en colère. La plupart des gens compteraient sa tempérance parmi ses qualités, même si, à certains

moments, j'aimerais qu'il montre un peu plus de passion.

Quoi qu'il en soit, nous en sommes au meilleur stade de notre relation. Six mois. Y a-t-il un meilleur moment dans une relation que les six mois ? Franchement, je n'en sais rien, car ce n'est que la deuxième fois que j'atteins ce cap. N'empêche, il me semble que six mois, c'est le moment idéal : on est débarrassé de la gêne du début, mais on continue à se montrer sous son meilleur jour.

Par exemple, Brock est un bel avocat de trente-deux ans issu d'une famille aisée. Il a l'air en tout point parfait. Je suis sûre qu'il a de vilaines manies, mais je ne les connais pas. Peut-être qu'il cure le cérumen de son conduit auditif avec son auriculaire et essuie ensuite sa pêche miraculeuse sur le comptoir de la cuisine ou sur le canapé. Ou peut-être qu'il le mange, son cérumen. Je dis simplement qu'il peut avoir beaucoup de mauvaises habitudes dont je ne sais rien, même certaines qui n'ont rien à voir avec le cérumen, si ça se trouve.

Enfin, si, il a une imperfection. Sous ses airs de jeune homme costaud et son visage qui respire la santé, il a en fait un problème cardiaque qu'il a développé enfant. Mais ça ne semble pas l'affecter du tout. Il prend un cachet tous les jours et on dirait bien que ça suffit. Cela dit, ce cachet est assez important pour qu'il en garde un flacon de rechange dans mon armoire à pharmacie. Bref, sa maladie et l'incertitude qu'elle induit quant à son espérance de vie l'ont rendu un peu plus pressé de se caser que la plupart des hommes.

— Laisse-moi t’emmener dîner, insiste-t-il. Je veux te remonter le moral.

Je secoue la tête.

— Je préfère rester à la maison et m’apitoyer sur mon sort. Et puis peut-être chercher des boulots en ligne.

— Maintenant ? Tu viens de perdre ton travail, il y a tout juste quelques heures. Tu ne peux pas attendre au moins jusqu’à demain ?

Je le fusille du regard.

— Certains d’entre nous ont besoin d’argent pour payer leur loyer.

Il acquiesce lentement.

— D’accord, mais si tu n’avais pas à te soucier du loyer ?

J’ai le pressentiment désagréable de deviner où il veut en venir.

— Brock...

— Allez, pourquoi tu ne veux pas emménager avec moi, Millie ? (Il fronce les sourcils.) J’ai un appartement de deux chambres avec vue sur Central Park, dans un immeuble où tu ne te feras pas égorger pendant la nuit. Et puis, tu viens tout le temps, donc...

Ce n’est pas la première fois qu’il me propose d’emménager avec lui, et je ne peux pas dire que ses arguments ne sont pas convaincants. Chez Brock, je vivrais dans le grand luxe sans avoir à déboursier un centime. Il ne me laisserait même pas contribuer si je le voulais. Je pourrais me concentrer sur l’obtention de mon diplôme universitaire, devenir travailleuse sociale et répandre le bien dans le monde. Présentée sous cet éclairage, cette solution est une évidence.

Pourtant, chaque fois que j'envisage d'accepter, une voix dans un coin de ma tête me crie : « Non, ne le fais pas ! »

Or cette voix dans ma tête est tout aussi persuasive que celle de Brock. Il y a beaucoup de raisons valables pour emménager avec lui. Seulement, il y a une bonne raison de ne pas le faire : il n'a aucune idée de celle que je suis vraiment. Même s'il mange vraiment son cérumen, mes secrets sont bien pires.

Me voici donc dans la relation la plus normale et la plus saine de toute ma vie d'adulte, et bien déterminée à tout faire foirer, apparemment. Le problème, c'est que je suis coincée. Si je lui avoue la vérité sur mon passé, il pourrait me quitter, et je ne le veux pas. Mais si je ne le lui dis pas...

D'une manière ou d'une autre, il va tout découvrir. Or je ne suis pas prête.

— Je suis désolée, je lui répète. Comme je te l'ai dit, j'ai besoin de mon propre espace en ce moment.

Brock ouvre la bouche pour protester, mais se ravise. Il me connaît assez bien pour savoir que je peux être têtue. Vous voyez ? Il est déjà en train de prendre conscience de certains de mes pires défauts.

— Promets-moi au moins que tu vas y réfléchir.

— Je vais y réfléchir, je lui mens.

J'ai mon dixième entretien d'embauche en trois semaines et je commence à stresser.

Je n'ai même plus assez d'argent sur mon compte en banque pour couvrir un mois de loyer. Je sais qu'on est censé avoir six mois d'avance en guise de matelas, pour le « au cas où », mais ça fonctionne mieux en théorie qu'en pratique. J'adorerais avoir un matelas de six mois à la banque. Bon sang, j'adorerais avoir deux mois d'avance. Au lieu de ça, j'ai moins de deux cents dollars.

Je ne sais pas quelles erreurs j'ai commises lors des neuf précédents entretiens pour des postes de ménage ou de baby-sitting. L'une des bonnes femmes m'a carrément assuré qu'elle avait l'intention de m'embaucher, pourtant une semaine s'est écoulée et je n'ai pas reçu la moindre nouvelle de sa part. Ni d'aucune des autres. J'en déduis qu'elles ont vérifié mes antécédents, et ça s'est arrêté là.

Si j'étais n'importe qui d'autre, je pourrais simplement m'inscrire dans une sorte de service de nettoyage à domicile et je n'aurais pas à

passer par ce processus. Seulement, aucune de ces entreprises ne veut m'engager. J'ai essayé. Mes antécédents rendent la chose impossible – personne ne veut ouvrir les portes de sa maison à quelqu'un qui a un casier judiciaire. Voilà pourquoi j'en suis réduite à mettre des annonces en ligne en espérant un miracle.

Je n'ai pas beaucoup d'espoir non plus pour l'entretien d'aujourd'hui. Je dois rencontrer un certain Douglas Garrick, qui vit dans un immeuble de l'Upper West Side, juste à l'ouest de Central Park. C'est un de ces bâtiments gothiques dont on voit s'élever les mini-tours à l'horizon. On en ressort avec la vague sensation qu'on le verrait plutôt entouré de douves et gardé par un dragon, au lieu d'offrir une entrée directe depuis la rue.

Un portier aux cheveux blancs m'ouvre et me salue en effleurant sa casquette noire. Alors que je lui souris, j'ai de nouveau cette sensation de picotement dans la nuque. Comme si quelqu'un m'observait.

Depuis ce fameux soir où je suis rentrée chez moi après m'être fait virer, j'ai éprouvé plusieurs fois la même sensation. Qui n'a rien d'étonnant dans mon quartier du sud du Bronx, où il doit y avoir un agresseur à chaque coin de rue, prêt à bondir si vous avez l'air d'avoir un tant soit peu d'argent, mais pas ici. Pas dans l'un des quartiers les plus chics de Manhattan.

Avant d'entrer dans l'immeuble, je me retourne vivement pour regarder derrière moi. Il y a des dizaines de personnes dans la rue, mais aucune qui me prête attention. Les artères de Manhattan ne manquent pas d'originaux intéressants et je

n'en fais pas partie. Il n'y a aucune raison pour que quelqu'un m'observe.

Puis je vois la voiture.

Une berline Mazda noire. Sans doute y en a-t-il des milliers, identiques, dans cette ville, et pourtant, en la regardant, j'ai une étrange impression de déjà-vu. Il me faut une seconde pour comprendre pourquoi : elle a le phare droit fendu. Je suis certaine d'avoir vu une Mazda noire avec le phare droit fendu garée près de mon immeuble dans le sud du Bronx.

Je me trompe ?

Je tente de voir à travers le pare-brise. La voiture est vide. Je baisse les yeux vers la plaque d'immatriculation. C'est une plaque de New York – rien de surprenant. Je prends quelques secondes pour mémoriser le numéro : 58F321. Il ne me dit rien du tout, cependant si je revois cette plaque, je m'en souviendrai.

— Mademoiselle ? lance le portier, me tirant de ma transe dans un sursaut. Vous entrez ?

— Oh. Oui. Oui, désolée.

Je toussote dans ma main et entre dans le hall du bâtiment. Au lieu d'être éclairé par des plafonniers, il l'est par des lustres et des appliques murales censées imiter des torches. Le plafond bas forme un dôme, et le tout me donne un peu l'impression d'entrer dans un tunnel. Des œuvres d'art ornent les murs, toutes probablement inestimables.

— À qui venez-vous rendre visite, mademoiselle ? me demande le portier.

— Aux Garrick. Appartement 20-A.

— Ah, fait-il avec un clin d'œil. Le penthouse...

Oh, super, une famille à penthouse. Pourquoi est-ce que je me donne seulement la peine de tenter ma chance ?

Une fois qu'il a appelé à l'étage pour confirmer mon rendez-vous, le portier doit entrer dans l'ascenseur et insérer une clé spéciale afin que je puisse monter au penthouse. Sitôt les portes de la cabine refermées, je me livre à un rapide examen de mon apparence. Je lisse mes cheveux blonds que j'ai ramenés en arrière en un chignon tout simple. Je porte mon plus beau pantalon noir et une veste de survêtement. Je m'apprête à ajuster mon soutien-gorge quand je remarque une caméra dans l'ascenseur. Je m'abstiens donc, préférant ne pas me donner en spectacle au portier.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent directement sur le vestibule du penthouse des Garrick. Je sors de la cabine en prenant une profonde inspiration qui me permet presque de sentir la richesse dans l'air ambiant. C'est un mélange d'eau de toilette onéreuse et de billets de cent dollars tout neufs. Je reste un moment dans l'entrée, ne sachant pas si je dois m'aventurer plus avant sans y avoir été formellement invitée. Je concentre donc toute mon attention sur un piédestal blanc où se dresse une statue grise – en tout et pour tout une grande pierre verticale lisse, du genre que l'on pourrait trouver dans n'importe quel parc de la ville. Et pourtant, elle vaut probablement plus que tout ce que j'ai jamais possédé au monde.

— Millie ? (J'entends la voix quelques secondes avant qu'un homme ne se matérialise dans le vestibule.) Millie Calloway ?

C'est M. Garrick qui m'a conviée à l'entretien d'aujourd'hui. Il est inhabituel d'être appelée par l'homme de la maison. Presque cent pour cent de mes précédents employeurs dans le secteur du nettoyage étaient des femmes. Mais M. Garrick semble impatient de m'accueillir. Il se précipite dans le vestibule, un sourire aux lèvres, la main déjà tendue.

— Monsieur Garrick ?

— S'il vous plaît, dit-il en glissant sa main puissante dans la mienne, appelez-moi Douglas.

Douglas Garrick ressemble exactement au genre d'homme que l'on s'imaginerait vivant dans un penthouse de l'Upper West Side. La petite quarantaine, beau dans le genre classique et ciselé, il porte un costume qui a l'air extrêmement cher et ses cheveux châtain foncé sont brillants, coupés et coiffés de façon experte. Ses yeux d'un marron profond luisent d'un éclat perspicace et établissent juste ce qu'il faut de contact visuel avec les miens.

— Ravie de vous rencontrer... Douglas.

Douglas Garrick se fend d'un sourire reconnaissant en me précédant jusqu'au vaste salon.

— Merci beaucoup d'être venue aujourd'hui. C'est ma femme, Wendy, qui s'occupe du ménage en général, elle met un point d'honneur à tout faire elle-même, seulement elle ne se sent pas très bien, alors j'ai insisté pour qu'elle accepte de l'aide.

Sa dernière déclaration me frappe par son étrangeté. Les femmes qui vivent dans d'immenses lofts comme celui-ci n'essaient pas, en règle générale, de « tout faire elles-mêmes ».

Non, les femmes de ce genre ont plutôt des domestiques pour leurs domestiques.

— Bien sûr, je réponds néanmoins. Vous disiez chercher quelqu'un pour la cuisine et le ménage... ?

Il acquiesce.

— Oui, tout ce qui est entretien d'un intérieur, comme le ménage, le rangement et la lessive aussi, bien sûr. Plus la préparation des repas quelques soirs par semaine. Pensez-vous que cela poserait un problème ?

— Pas du tout. (Je suis prête à accepter à peu près tout.) Je fais le ménage en appartement et en maison depuis de nombreuses années. Je peux apporter mes propres produits d'entretien et...

— Non, ce ne sera pas nécessaire, m'interrompt Douglas. Mon épouse... Wendy est très difficile en la matière. Elle est sensible aux odeurs, voyez-vous. Elles peuvent lui déclencher des allergies. Vous devrez utiliser nos produits de nettoyage bien particuliers, sinon...

— Absolument. Comme vous le souhaitez.

Ses épaules se détendent.

— Merveilleux. Et nous aurions besoin que vous commenciez tout de suite.

— Ce n'est pas un problème.

— Bien, bien. Parce que, poursuit Douglas avec un sourire contrit, comme vous pouvez le voir, cet endroit est un peu en désordre.

J'entre dans le salon et regarde autour de moi. Tout comme le reste du bâtiment, ce penthouse me donne l'impression d'avoir été transportée dans le passé. À part le magnifique canapé en cuir, la plupart des meubles ont dû être

fabriqués il y a des centaines d'années, puis figés dans le temps pour être disposés spécialement dans ce salon. Si je m'y connaissais un peu plus en décoration intérieure, je saurais peut-être que la table basse a été sculptée à la main au début du xx^e siècle ou que la bibliothèque, avec ses portes vitrées, date de... je ne sais pas, la période néoclassique française ou quelque chose comme ça. Tout ce que je peux dire avec certitude, en l'occurrence, c'est que chaque objet doit coûter une petite fortune.

Et je sais aussi autre chose : cet appartement n'est pas en désordre. C'est même le contraire du désordre. Si je devais commencer le ménage là, sur-le-champ, je ne saurais même pas quoi nettoyer. Il me faudrait un microscope pour débusquer un grain de poussière.

— Je ne vois aucun inconvénient à commencer quand vous voudrez, je lui indique prudemment.

Douglas hoche la tête en signe d'approbation.

— Fantastique. Je suis ravi de l'entendre. Veuillez donc vous asseoir, que nous puissions discuter un peu plus.

Je m'assieds à côté de Douglas, sur le canapé modulable, m'enfonçant profondément dans le cuir souple. Oh, bon Dieu, c'est la matière la plus agréable que j'aie jamais sentie contre ma peau ! Je pourrais quitter Brock et épouser ce canapé, tous mes désirs seraient comblés.

Douglas me dévisage de ses yeux enfoncés sous une paire d'épais sourcils brun foncé.

— Alors, parlez-moi de vous, Millie.

J'apprécie d'emblée qu'il n'y ait pas le moindre soupçon de flirt dans sa voix. Ses yeux restent

respectueusement fixés sur les miens et n'en dérivent pas, ni vers mes seins, ni vers mes jambes. Je n'ai eu qu'une fois une aventure avec un de mes employeurs et je ne recommencerai jamais, jamais de la vie. Je préférerais m'arracher moi-même une dent avec une paire de pinces.

Je m'éclaircis la voix.

— Eh bien, je suis actuellement étudiante au centre universitaire. J'envisage de devenir assistante sociale, mais en attendant, je dois financer mes études.

Il sourit, dévoilant une rangée de dents blanches parfaitement alignées.

— C'est admirable. Et vous avez de l'expérience en cuisine ?

Je hoche la tête.

— J'ai cuisiné pour beaucoup de familles chez qui j'ai travaillé. Je ne suis pas cuisinière professionnelle, mais j'ai pris quelques cours. Je fais aussi... (Je jette un coup d'œil autour de moi, sans voir le moindre jouet ou signe de la présence d'un enfant ici.) Je fais du baby-sitting...

Douglas cille.

— Pas besoin de ça.

Je grimace, maudissant ma grande bouche. Il n'a jamais parlé de baby-sitting. Je viens probablement de le rappeler à d'horribles problèmes d'infertilité.

— Pardon.

Il hausse les épaules.

— Pas de souci. Que diriez-vous d'une visite des lieux ?

Le penthouse des Garrick mettrait l'appartement d'Amber à l'amende. En fait, cet endroit

appartient à une tout autre catégorie. Le salon fait au moins la taille d'une piscine olympique, avec dans un angle un bar entouré d'une demi-douzaine de tabourets hauts vintage. Malgré le style désuet du salon, la cuisine est équipée d'appareils électroménagers dernier cri, y compris, je n'en doute pas, du meilleur déshydrateur du marché.

— Il devrait y avoir ici tout ce dont vous aurez besoin, me dit Douglas en balayant d'un geste ample le vaste espace de la cuisine.

— Ça m'a l'air parfait, oui.

En tout cas, je croise les doigts pour que le four ait été livré avec une sorte de manuel, histoire que je sache à quoi servent ses dizaines de boutons.

— Formidable, dit-il. Maintenant, laissez-moi vous montrer l'étage.

Un étage ?

Les appartements de Manhattan n'ont jamais deux niveaux. Et pourtant, apparemment, celui-là si. Douglas me le fait visiter, me conduisant dans au moins une demi-douzaine de chambres. La suite principale est si grande qu'il me faudrait presque une paire de jumelles pour voir le lit *king size* à l'autre bout. Il y a une pièce réservée aux livres, ce qui me rappelle vaguement la scène de *La Belle et la Bête* où Belle est emmenée dans la « pièce aux livres ». Une autre pièce semble constituée d'un mur couvert d'oreillers. Je suppose que c'est la pièce aux oreillers...

Après qu'il m'en a montré une qui contient ce qui doit être une cheminée artificielle, et dont un mur entier n'est rien d'autre qu'une immense baie vitrée avec vue imprenable sur New York,



14208

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 2 septembre 2024*

Dépôt légal septembre 2024
EAN 9782290391198
OTP L21EPNN000582-594542

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion